

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Alfred DesRochers

Volume 6, Number 6 (36), November–December 1964

L'âge du siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30002ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

DesRochers, A. (1964). Poèmes. *Liberté*, 6(6), 405–412.

ALFRED DESROCHERS

Poèmes

FRAGMENTS D'UN ROMAN LYRIQUE: LE LIVRE DE PHILO

— I —

*J'ai si souvent plongé mes mains dans tes cheveux
Que je puis respirer leur parfum sur mes paumes,
Et, par ce soir tombant, leurs capiteux aromes
Ressuscitent encore, complaisants à mes vœux.*

*Dans ce nid clair-obscur où nous menions nos jeux,
L'amour nous donnait l'air irréel de fantômes!
Le sort me départait les plus précieux baumes:
Je pressais ta poitrine et je baisais tes yeux.*

*Puis sur ta nuque, je posais ma tête folle,
Et sur ta gorge mon oreille: ta parole,
Je l'entendais avant qu'elle se propagât.*

*Un tremblement rapide agitait tes narines
Et, penché sur tes seins que je frôlais déjà,
Je subissais l'appel des grand-erres marines!*

— II —

*Car tu viens des pays côtoux du Bord-de-l'Eau
Où l'odeur de la mer parfois monte, et se mêle
A l'autre qui s'élève, au soir, de la javelle,
Quand s'abat une ondée après un jour trop chaud.*

*J'imaginai que tu devais, chère Philo,
Avoir pris la couleur de tes cheveux à celle
Du varech demi-sec qu'une lame nouvelle
Rejette un peu plus loin sur le bord de l'îlot.*

*Parfois tu me parlais de la contrée heureuse,
De l'aventure où tu partis, insoucieuse,
Et qui brisa ton coeur à son premier printemps;*

*Puis de tes luttes solitaires, des alarmes . . .
Moi, je voyais en chair mon âme de vingt ans
Qui savait me sourire aussitôt dans ses larmes.*

— V —

*Toi, tu fus le courage incarné, toi, la lutte,
Tu ne la laissas pas te briser. Tu vainquis
Et maintenant tu me tendais ton être exquis
En don libre, et non pas en victime de chute.*

*Pourtant à quels assauts ne fus-tu pas en butte?
Que n'ont pas inventé ceux qui s'étaient mépris?
Aux vertueux, tu n'opposas que le mépris,
Plus libre en ta fierté qu'un sauvage en sa hutte.*

*C'est tout cela de toi que je pense ce soir.
Le ciel autour de moi se fait déjà plus noir:
Ce serait l'heure encor des caresses complètes...*

*Et maintenant, je n'ai plus rien qu'un souvenir:
Celui du petit coin où nous tenions nos fêtes
Où tu ne voudras plus, plus jamais revenir.*

— VII —

*J'ai connu les secrets de ta chère personne:
J'ai promené ma lèvre au bord de tes cheveux,
J'ai caressé tes mains aux longs gestes soyeux
Et j'ai frôlé tes yeux couleur de ciel d'automne.*

*Et maintenant, au cours du temps, une heure sonne
Dont j'avais pressenti le tic-tac douloureux.
Je revois ton visage embué dans mes yeux;
De tes mots d'un instant tout mon être frissonne.*

*Le printemps éblouit la terre; et je ne vois
Que le dénudement solitaire des bois
Dans un lointain, qui semble loin comme l'enfance.*

*Faut-il qu'au moment même où je crus le tenir,
La fuite sans répit du bonheur recommence?
Que tu ne sois aussi pour moi qu'un souvenir?*

— VIII —

*Mais nous avions été la vie en son essence!
Nous avons rejeté le doute hors de nous.
J'ai tant de fois posé mon front sur tes genoux
Que je les croyais miens pour toute l'existence.*

*Et voilà que la vie atroce recommence...
Tu t'en vas! Je serai ridicule pour tous...
J'ai triché le bonheur avec de faux atouts
Et je paye. Ainsi soit. C'en est la conséquence.*

*Pourquoi donc, un instant, ne pas avoir bondi
Et franchi d'un seul coup l'encerclement maudit?
Pourquoi n'ai-je pas vu tes yeux au fond du verre?*

*Pourquoi, toujours pourquoi la faiblesse sans nom?
Et j'écoute en mon coeur où l'amour persévère
La honte — et le mépris de moi qui me répond!*

— X —

*Toi qui fus mon espoir, reste mon souvenir!
J'ai pesé sur ta vie ainsi qu'un bloc de pierre,
Je l'aperçois, ce soir, en lisant la prière
Que ton coeur sanglotant voudrait bien retenir.*

*Nous serons des jouets au vent de l'avenir:
Malgré tous les serments que nous voudrions faire,
Il surgit entre nous une existence entière
Dont aucun de nous deux ne peut se départir.*

*Quittons-nous sans adieu pour poursuivre la route
Que le Destin nous veut voir prendre; car demain
Nous dompterons l'ennui peut-être avec le doute!*

*Alors, régénérés et la main dans la main,
Nous marcherons, gardés à jamais des vertiges,
Vers notre nid d'amour avec de neuves tiges...*

avril 1941

X X X

*Quelques vers d'Alfred DesRochers,
Dernier rimeur du Moyen Age:
Qui pourrait le lui reprocher
S'il ne paraît guère à la page.*

— I —

RONDEAU RÉGULIER

L'amour ancienne aux plis de moire
Se promène dans ma mémoire;
Parfois son geste familier
Remue un bonheur oublié
Comme un sachet dans une armoire.

Alors, soit-elle claire ou noire,
L'heure m'est propitiatoire
Qui me permet de rallier
L'amour ancienne.

Et s'il n'est que bruit dérisoire
A survivre aux rêves de gloire;
Si, par l'automne exfolié,
Se meurt le dernier peuplier,
Qu'importe! Je persiste à croire
L'amour ancienne.

— II —

RONDEAU LIBERTIN

Au creux de votre épaule, noble Dame,
 Cette pensée en un soir a séché;
 Vous me l'offrez, grand merci vous en clame!
 Si, pour ce fait, devers vous vole un blâme,
 Certes, par moi ne sera décoché.

Mieux qu'un héraut au casque panaché,
 Ce souvenir d'un beau soir me proclame
 Que l'oubli vil ne saurait se nicher
 Au creux de votre épaule.

Puisque la mort, un jour, viendra trancher
 Le frêle fil qui dans mon corps tient l'âme,
 Heureux serais, libre de tout péché,
 Si je pouvais, quand tombera la lame,
 Laisser mon front livide se pencher
 Au creux de votre épaule.

— III —

RONDEAU REDOUBLÉ

dit à l'ancienne mode, selon Guillaume de Machaut (1300-77)

Quand je quitte au réveil ton sein moelleux et tiède
 Où reposa mon front durant toute la nuit,
 Je revis le frisson de terreur qui précède
 La naissance, et l'effroi panique de la nuit.

Nos heures ne seront jamais qu'un intermède
 Entre les trahisons du sort qui nous abat:
 Je reste comme l'âne échiné sous le bât
 Quand je quitte au réveil ton sein moelleux et tiède.

J'aperçois, dès le seuil de ta chambre, l'ennui
 De vivre loin de toi, privé de tes caresses,
 Et je ferme les yeux pour revoir les molleses
 Où reposa mon front durant toute la nuit.

Je me sens l'enfant nu que la lumière excède
 Et qui voudrait pleurer sans fin, pleurer toujours
 Comme je le faisais, vivant mes premiers jours.
 J'en revis le frisson d'effroi qui le précède.

Je marche vers un soir où nul astre ne luit.
 Tout est noir hors de toi. La minute me blesse.
 Je retourne partout ma première faiblesse:
 La naissance et l'effroi panique qui la suit.

De son fourmillement, l'âpre Ville m'obsède,
 Couvrant de sa rumeur ton rire jeune et clair:
 Je comprends que soit né le mythe de l'enfer
 Car l'absence est en soi la douleur sans remède
 Quand je quitte au réveil ton sein moelleux et tiède.

(1941)

BALLADE DE BONNE DOCTRINE

Orça, pourquoi ceste piteuse allure,
 Soubtil joueur naguères de rebec?
 Est-ce, par Dieu, pource que d'aventure
 Tont vit qui trousque au gré du maulubec
 Est comme jars qui veut happer du bec?
 Si petit mal causeroit doulour telle
 Qu'on t'en verrait pour minime gratelle
 T'esbahissant comme simple vedeau?
 Elle t'affère une gloire immortelle:
 Tout bon poète a hanté le bourdeau.

C'est là ratour commun à la nature
 De mer de Neaple à près de Caudebec
 Envers ses fils qui goulus de saumure
 Veulent sur terre humer l'odeur du pec:
 Bonjour, gouday, salvé, salamalec!
 Maistre François l'attrappa jadis belle
 De Catherine issue de Vauxelle
 Comme aussi bien de la grosse Margot,
 Et si pourtant n'en souffla sa chandelle:
 Tout bon poète a hanté le bourdeau.

Ainsi faisais en ma cléricature,
Ainsi ferai tant que ne seray sec
Comme coton de framboyse ou de mûre:
Ce n'est à moi que l'on passé un québec!
Quand gosier m'ard et baudelaire avec,
En mon giron gentille damoiselle,
En droicte main piot de vin de gadelle,
Matin ou soir, me viennent de primsault
Déchiffrener la rate ou la cervelle:
Tout bon poète a hanté le bourdeau.

ENVOI

PRINCE, au sortir de sorbonne ou chapelle,
Loue attrempance, et sitost te rappelle
Qu'homme ne vist ains que de pain et d'eau,
Mais qu'il lui faut huiler sa manivelle:
Tout bon poète a hanté le bourdeau.

N. de l'auteur: je refais cette ballade de mémoire. Il en existe une meilleure version que des amis ont peut-être conservée...

BALLADE DE BONNE DOCTRINE

Tu veux savoir, ami, mon aventure,
Pourquoi le soir, quand chante le crapaud,
En écoutant l'appel de la nature,
Je n'erre plus sans claque ni chapeau?
C'est que j'ai joint l'athlétique troupeau.
J'ai su, guéri des emballements primes,
Qu'il valait mieux, au siècle où nous naquîmes,
Développer l'extenseur quadriceps
Que ciseler les vers les plus sublimes.
L'essentiel est d'avoir du biceps.

L'argent, vois-tu, fait la température.
Un dix-dollars est l'idéal drapeau.
C'est un objet rare en littérature.
Dempsey, Gibbons, Carpentier ou Firpo
T'enseigneront qu'un crochet sur leur peau
Rapporte plus qu'un millions de rimes.
La gloire enfin leur vient en plus des primes.
Quand on possède un vigoureux triceps,
On est coyé, porté jusques aux cimes:
L'essentiel est d'avoir du biceps.

Même l'amour veut la musculature.
Le temps n'est plus où le son d'un pipeau
Aux jeunes coeurs servait de ligature.
Aux temps présents, la vigueur est l'appeau
Qui conduira chez toi la poule-au-pot.
Car pour goûter les plaisirs légitimes
A quoi sont bons ces vers où tu te brimes
Et que tu sors, dirait-on, au forceps?
Les madrigaux au fond ne sont que frimes:
L'essentiel est d'avoir du biceps.

ENVOI

PRINCE du chant, qui durant maint soir trimes
Sur un sonnet sans gagner dix centimes,
Ne rêve plus d'édition princeps,
Mais tienne fas cette fleur des maximes:
L'essentiel est d'aboir du biceps.

Juin 1924